



À Bruxelles, moins de 5 % des colonies meurent chaque année, contre 30 % dans les campagnes.

Hier, on achetait des vélos. Aujourd'hui, on installe des ruches sur son toit. L'abeille demande l'asile aux villes car la campagne lui est devenue hostile. À Bruxelles, elle se porte à merveille et produit un miel «aux mille fleurs» très prisé des connaisseurs.

TENDANCE

LES FABULEUSES ABEILLES DE BRUXELLES

Augustin Wigny, l'un des managers du comptoir privé Caméléon, cache mal sa joie. Depuis quelques semaines, trois ruches trônent sur la toiture verte de leur nouveau magasin éco-construit de Woluwe (la première grande surface commerciale textile d'Europe à fonctionner sans air co'). Dans son bureau à hauteur de gazon, à côté des livres de gestion et de comptabilité, des manuels d'apiculture. «J'avais vu une émission sur Chicago, où le maire mettait des abeilles partout», explique-t-il. Pour ce chef d'entreprise, accueillir sur son toit ces essaims de butineuses, c'est l'ultime geste d'un engagement écologique ambitieux. Et une passion naissante... Dès l'année prochaine, il espère une production annuelle de 150 kg de miel «Caméléon»: peut-on rêver plus belle carte de visite?

L'apiculture urbaine se porte bien. Des ruches s'installent dans les lieux publics, comme au Botanique (où elles ont certes déjà été vandalisées...), dans les jardins privés, sur les toits des immeubles. En quelques années, le nombre d'inscrits aux cours donnés par la SRABE (Société royale d'apiculture de Bruxelles et ses environs) a doublé. Mais cet engouement cache une urgence écologique de tout premier ordre: l'abeille gagne la ville car sa

survie dans les campagnes est menacée. L'agriculture intensive favorise en effet les grandes monocultures, véritables déserts de vie par ailleurs abondamment arrosés de pesticides. Les champs de colza, par exemple, sont très mellifères, c'est-à-dire qu'ils procurent une nourriture appréciée des abeilles durant la floraison. Malheureusement, elle ne dure que quelques semaines par an. Après, plus rien à butiner. Et c'est la famine qui guette. De plus en plus, les renards, les chauve-souris, les rapaces ou les abeilles viennent chercher refuge dans les agglomérations, laissant mourir aux champs les nombreuses espèces moins aptes à la vie urbaine, comme les hérissons.

Pour ce qui est du respect de la biodiversité, on va droit dans le mur. «Non. On est dans le mur», précise Marc Wollast, de l'asbl Apis Bruocsellae, pour qui l'abeille est le symbole d'une nature à préserver d'urgence. «C'est un bio-indicateur exceptionnel», poursuit-il, «car l'abeille est très sensible à la modification des écosystèmes. Elle va rapidement montrer des signaux d'alarmes. Malheureusement, là, c'est déjà un peu trop tard. Quand on voit que les abeilles domestiques vont mal, il est trop tard pour les abeilles sauvages: elles sont déjà mortes.»

LES ABEILLES À BRUXELLES

Les trois ruches Caméléon, installées sur la toiture verte du nouveau magasin éco-construit de Woluwe. En vitesse de croisière, elles devraient donner quelque 150 kg de miel par an.



« Les abeilles de Bruxelles produisent au moins deux fois plus de miel que la moyenne belge, environ 20 kg par ruche »

Face à cette vision d'apocalypse, les villes apparaissent comme des refuges tout indiqués car – miracle – « les abeilles s'y adaptent très bien », explique Marc Wollast. Pour le panda ou l'ours polaire, Bruxelles verra ce qu'elle peut faire. Mais pour l'abeille, c'est très clair : on peut installer des ruches et relancer ainsi le cycle naturel (butinage-pollinisation-dissémination des semences-production de graines, de fleurs et de fruits) qui profite aux hommes comme aux oiseaux. En France, un programme ambitieux a été mis en place. « On demande symboliquement à chaque ville d'installer des ruches, des protéger les colonies le temps de trouver des solutions à tous ces problèmes. La ville devient un véritable conservatoire pour certaines espèces. »

L'apiculteur-militant sort des chiffres qui parlent d'eux-mêmes : « On estime en général qu'il y a une mortalité naturelle de 5 % des colonies par an. À Bruxelles, on est en-dessous des 5 %. Dans nos campagnes, depuis dix ans, on ne descend plus en-dessous de 30 %, avec même des pics de 60 % ! L'année passée, dans le Hainaut, on a eu une mortalité de 80 % à certains endroits. »

Le pollen citadin favorise également la production de miel : « Dans les villes, on est au moins au double de la production nationale moyenne (20 kg la ruche). L'année passée, une très mauvaise année, on a fait 38 kg la ruche, mais en général il est rare de descendre en-dessous de 60 kg la ruche. » Pourquoi une telle différence ? « Parce qu'à Bruxelles, on trouve environ 700 espèces de plantes à fleurs différentes », répond Marc Wollast. Alors qu'à la campagne, les menus sont moins variés : « Les abeilles sont par exemple très friandes du pollen de maïs, mais sa composition diététique est lamentable, et les colonies s'en retrouvent affaiblies. »

Marc Wollast nous offre un pot de miel d'Auderghem, issu de la récolte du printemps 2009. Une saveur incomparable. « Un feu d'artifices de goûts ! Si on analyse un miel de campagne pour essayer de déterminer son origine botanique », explique-t-il, « on va trouver une cinquantaine de variétés de pollen. Dans un miel de ville, on en trouve entre 200 et 300. » D'où les appellations « miel toutes fleurs » ou « miel mille fleurs » et cette ferveur inouïe envers le miel urbain. À Paris, on s'arrache le butin des fameuses ruches de l'Opéra. Chez nous, le fabuleux miel de Bruxelles n'a pratiquement pas le temps d'être emmagasiné chez les petits commerçants. Les connaisseurs se l'arrachent avant...

Reste qu'on peut aussi le faire soi-même. Michel Tondeur, zootechnicien de profession et apiculteur par passion, a installé sa petite ruche personnelle au fond de son jardin, avenue Brugmann à Saint-Gilles, entre les fleurs et la petite pièce d'eau. « J'ai également d'autres ruches, à gauche à droite, chez la famille ou chez des particuliers, à Jette, à Wezembeek, à Uccle », explique-t-il. « Bruxelles est un endroit tout à fait privilégié. Je n'ai aucune mortalité et une très bonne production. Les abeilles butinent les marronniers des avenues Louise, Lepoutre et Churchill et du parc Duden, les acacias de Uccle... »

Et qu'en disent les voisins ? « C'est un peu le problème. » Une voisine un peu craintive lui a demandé de retirer ses ruches. Le compromis a été d'en garder une, à minimum 20 mètres de toute habitation, comme le veut la législation. « L'abeille n'est de toute façon pas intéressée par l'homme », poursuit l'apiculteur. « En ville, on n'installe évidemment que des abeilles qui ne sont pas agressives. Ici, ce sont des buckfasts, très douces et très productives. Personne n'a jamais été piqué. »

Les pieds dans l'herbe, sur le toit de Caméléon, Marc Wollast conclut cette réflexion sur la protection des abeilles par un conseil concret : « Au quotidien, il faut que tout le monde fasse quelque chose pour la nature, comme pour les déchets ou l'énergie. Toute personne qui a un jardin peut y laisser quelques mètres carrés avec un tas de bois, un tas de pierre, une petite pièce d'eau, éventuellement un nichoir, quelques espèces sélectionnées. On peut privilégier les plantes locales (et non des variétés « horticoles », issues de manipulations), les haies libres, les prairies fleuries plutôt que les pelouses, qui sont catastrophiques pour la biodiversité. Les ayatollahs verts vont dire que ça ne sert à rien. Ce n'est pas vrai. Si on verdissait déjà toutes les toitures plates de Bruxelles, on pourrait augmenter de 20 % les surfaces vertes de la ville. Il faut aussi encourager les entreprises ou les gestionnaires de zoning à avoir un impact favorable sur la nature. » Apis Bruocsellae distribue des petits sachets de semences de « fleurs à abeilles ». Déjà, rien que ça...

CÉLINE GAUTIER

— Infos sur les cours d'apiculture à Bruxelles : www.apis-bxl.be (SRABE).
Infos sur le Sentier des abeilles, d'autres activités autour de l'abeille en ville et sur l'achat de miel : www.apisbruocsella.be